

## Compte rendu

---

### Ouvrage recensé :

André, Yves (1998) *Enseigner les représentations spatiales*. Paris, Anthropos, 254 p. (ISBN 2-7178-3546-6)

par Suzanne Laurin

*Cahiers de géographie du Québec*, vol. 42, n° 117, 1998, p. 463-465.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022769ar>

DOI: 10.7202/022769ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

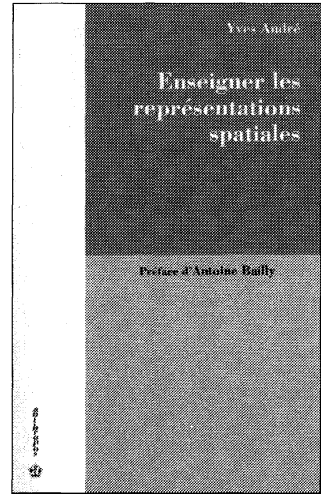
Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

ANDRÉ, Yves (1998) *Enseigner les représentations spatiales*. Paris. Anthropos, 254 p. (ISBN 2-7178-3546-6)



Yves André est maintenant bien connu pour ses travaux sur les représentations spatiales en lien avec l'enseignement de la géographie. Son dernier livre est un incontournable pour qui s'interroge sur la pertinence de la géographie à transmettre et désire « dépasser la quête de la pseudo-objectivité qui sous-tend l'enseignement secondaire pour construire une géographie consciente de sa subjectivité ».

Le propos de l'auteur consiste essentiellement à discuter, à partir de la réflexion théorique et des pratiques actuelles, cinq conceptions didactiques de l'usage des représentations spatiales, personnelles (l'élève) et publiques (le social). Il montre les limites scientifiques et la naïveté des deux premières qui cherchent à :

- mesurer l'écart entre la connaissance scientifique et les savoirs des élèves, et rendent possible la détection des erreurs et des lacunes, à chasser et à combler;
- évaluer l'efficacité d'un enseignement. Le recueil des représentations spatiales avant, puis après la réalisation d'une séquence, permet de mesurer ce qui a été modifié, de connaître les acquis, tant quantitatifs que conceptuels.

Se démarquant de ces approches, Y. André cherche plutôt à mettre en œuvre des pratiques didactiques qui se rattachent aux trois conceptions suivantes :

- La confrontation de l'élève et de ses représentations personnelles permet de conduire une réflexion sur le fonctionnement, la cohérence, la pertinence, et en somme la validité de celles-ci. Elles déterminent les stratégies que l'enseignant va élaborer, soit pour enrichir ces représentations spatiales, soit pour construire parallèlement un autre système de connaissance.
- Les représentations spatiales, personnelles ou publiques constituent le support de l'acquisition et de la compréhension de connaissances nouvelles. Elles en fondent le sens et justifient les contenus, car elles apparaissent comme une partie de la connaissance scientifique que l'on souhaite élaborer.
- Faire travailler les élèves sur les représentations publiques les met en position de recherche, modifiant ainsi profondément leur relation au savoir, et les conduit à comprendre le rôle des représentations spatiales, puis à les faire entrer dans leurs représentations de la « réalité ».

L'auteur discute les forces et les limites de ces approches. Il défend l'idée que l'utilisation de la notion de représentation spatiale contribue à l'élaboration d'une nouvelle géographie qui « souligne le rôle des acteurs et leurs capacités possibles

---

et probables (...) et donne, dans une approche critique et à toutes les échelles, du sens aux espaces qui nous englobent ». Il soutient que cette géographie stimule et motive les élèves, désormais inclus et donc actifs dans l'analyse de l'espace.

Bon nombre d'exemples didactiques puisés dans des expériences de recherche avec des élèves du second cycle du secondaire (lycée) viennent illustrer les diverses propositions avec profit tout au long de l'ouvrage. Par exemple, le chapitre étudiant les représentations spatiales des élèves sur la ville et les espaces urbains, comparées à celles que véhicule la publicité, est particulièrement riche pour développer le raisonnement géographique des élèves.

L'auteur fait ressortir les enjeux fondamentaux de l'utilisation des représentations spatiales dans l'enseignement. Se confrontent ici des conceptions différentes de la géographie, du « réel » et de son objectivation, de la position du sujet par rapport à la connaissance. On enfonce le clou, la vieille géographie et la prégnance des positions réalistes et naturalistes en prennent pour leur rhume.

D'une lecture agréable, l'ouvrage séduit et même convainc de l'importance de poursuivre la recherche et les expériences pédagogiques. Car, en effet, des questions importantes surgissent sur des aspects que l'auteur laisse dans le flou.

En quoi les représentations spatiales se distinguent-elles des représentations sociales et surtout, comment préciser les relations entre ces deux types de représentations? Ici il y a confusion, l'auteur s'en tenant surtout à l'idée de représentation, sans marquer clairement la différence entre le spatial et le social.

Que devient le contenu géographique enseigné, au sens des idées géographiques proposées aux élèves? La démarche est applicable à tous les objets d'étude et à tous les programmes, certes, mais toutes les problématiques sous-jacentes aux représentations spatiales se valent-elles en éducation? Au-delà des démarches, processus, stratégies et méthodes, il faut pouvoir juger de la valeur des idées géographiques en cause, en particulier dans l'utilisation des représentations « publiques » (ex. : publicité).

La géographie enseignée est-elle affaire de représentation uniquement? Y a-t-il d'autres manières valables d'enseigner la géographie? Autrement dit, la réintroduction du sujet dans la connaissance géographique scientifique passe-t-elle obligatoirement ou essentiellement par la notion de représentation spatiale?

La vision de l'auteur concernant l'articulation des savoirs savants et des savoirs scolaires est discutable. La notion de représentation spatiale utilisée en recherche scientifique et celle qui est utilisée comme outil didactique doivent être distinguées plus clairement qu'elles ne le sont ici. Ainsi, pour accéder aux représentations des élèves, l'auteur suggère aux enseignants une démarche de recherche et non une démarche didactique. « Le problème du professeur sera d'accommoder ces outils, lourds et complexes, à ses besoins didactiques, notamment en les simplifiant, sans pour autant les dénaturer ni leur faire perdre leur pertinence » (p. 112). L'auteur suggère plusieurs façons de faire, bien sûr, mais sa position reste trop collée à une traditionnelle transposition didactique du « haut vers le bas » largement critiquée aujourd'hui.

Cherchant à réintroduire la question du sens dans l'étude de la construction de l'espace par les humains, la démarche de l'auteur souffre parfois d'un certain éclectisme sur le plan théorique. Par exemple, comment concilier une perspective « processus-produit » avec une perspective plus herméneutique? L'auteur lui-même utilise des expressions comme « géographie opérationnelle », « processus spatiaux », « indicateurs », « sens des lieux », qui, en général, ne se rattachent pas aux mêmes conceptions de la science.

On peut imaginer un certain désarroi des enseignants devant un horizon aussi large, aux prises eux-mêmes avec leurs propres représentations de la géographie et de l'espace. Voilà d'ailleurs une question que l'auteur aborde peu et qui reste fondamentale : qu'advient-il des représentations des enseignants? Comment se construisent-elles? Quel rôle jouent-elles dans l'enseignement de la géographie? Car la classe fonctionne aussi à partir des représentations sociales et spatiales des enseignants.

La lecture de cet ouvrage stimulera les professeurs et les chercheurs, tant pour les situations didactiques qu'ils pourront adapter à leur réalité ou même créer que pour les défis théoriques à relever dans un champ de recherche en pleine expansion.

**Suzanne Laurin**  
Département de géographie  
Université du Québec à Montréal

ARNOULD, P., HOTYAT, M. et SIMON, L. (1997) *Les forêts d'Europe*. Paris, Nathan (Coll. « Fac.géographie »), 413 p. (ISBN 2-09-190188-1)

Les auteurs s'attaquent ici à un thème très ambitieux. Définir l'Europe ne serait-ce que sur le plan politique représente en soi un exercice ardu, complexe, presque sempiternel; en étudiant les forêts, sous tous les angles, toutes les facettes, toutes les coutures, constitue un véritable tour de force, que réalisent avec adresse et honnêteté les auteurs Paul Arnould, Michelin Hotyat et Laurent Simon.

L'ouvrage s'articule autour de trois parties très distinctes, divisées chacune en trois chapitres. Les auteurs se partagent équitablement les chapitres et les sous-thèmes de chapitres. La première partie, plus factuelle, constitue presque un dossier : elle présente le sujet, les forêts, dans leur contexte européen, mais surtout leurs situations géographiques et historiques (quelles sont les sources disponibles, la validité des statistiques, la diversité des situations, les avantages et les contraintes

